

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 23/1 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.1.59773

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

(t. I, S. XXXVII–XLI) zu ersehen ist. Ebenso werden die Schlußkapitel über die geforderte Rückkehr des Papstes nach Rom, in denen der *miles* sich nachdrücklich für das Verbleiben des Papstes in Frankreich einsetzt, in der Übersetzung in das erste Buch eingegliedert – obwohl durch die Rückkehr des Papstes nach Rom im Jahre 1377 diese Erörterung auch ganz hätte fortfallen können –, so daß das zweite Buch inhaltlich einheitlicher und straffer wird. Der Vergleich der beiden Fassungen offenbart hier einmal mehr den Charakter des lateinischen Textes als einer noch nicht durchkomponierten Sammlung von Argumenten.

Mit diesem zweiten Band stehen dem Leser nun auch fast zweihundert Seiten Indices zur Verfügung, welche die immense Arbeitsleistung, auch das Finderglück M. Schnerb-Lièvres beim Aufspüren von Textvorlagen bezeugen. Im Verzeichnis der liturgischen Hymnen (S. 376) hätte jeweils das *et (sic)* vor dem eigentlichen Hymnenanfang fortgelassen werden sollen, zumal sie – vom Computer? – dann im Alphabet folgerichtig unter *E* eingeordnet wurden. Heutzutage pflegen solch umfangreiche Editionsunternehmungen mehr und mehr in Gemeinschaftsarbeit oder wenigstens unter der Obhut und mit den Hilfsmitteln einer wissenschaftlichen Einrichtung zustandezukommen. Dies aber ist das Werk einer einzelnen Person. Desto mehr sind der Unternehmungsgeist der Herausgeberin und die glückliche Fertigstellung der Edition zu loben.

Anke PARAVICINI, Paris

Margarete KOTTENHOFF, »Du lebst in einer schlimmen Zeit«. Christine de Pizans Frauenstadt zwischen Sozialkritik und Utopie, Köln (Böhlau) 1994, 280 p.

Considérée comme une œuvre à la fois polémique et utopique, la ›Cité des Dames‹ de Christine de Pisan (v. 1405), qui décrit une ville idéale destinée à servir de refuge aux femmes, est un texte qui, comme le relève Margarete Kottenhoff, a suscité des jugements contrastés. Pour certains chercheurs, elle traduit une vision du monde progressiste, qui remet en cause le statut des femmes, alors que pour d'autres, elle renvoie à une conception fondamentalement conservatrice de la société, en ne faisant que conforter ce même statut. Face à ce débat, qui consiste essentiellement à juger l'œuvre à l'aune des valeurs actuelles, Margarete Kottenhoff propose une autre approche: à travers une analyse des intentions de l'auteur – pourquoi Christine de Pisan a-t-elle décrit les femmes de cette manière? – elle a cherché à montrer que la ›Cité des Dames‹ proposait un projet politique cohérent, pensé comme une réponse aux crises qui secouaient la société de son époque. Sur quels fondements repose ce projet, quelle place y occupent les femmes, et peut-on à son égard parler d'utopie? C'est à ces questions que l'auteur s'est proposé de répondre dans cette étude.

La ›Cité des Dames‹, comme l'indique Christine de Pisan dans le prologue, a comme origine une critique de la misogynie qui s'exerce à l'encontre des femmes, tant dans la littérature que dans la réalité. Pour elle, l'image que les misogynes se font des femmes est fautive, d'une part parce qu'elle est le plus souvent basée sur des sentiments subjectifs – l'envie, la haine – et non sur la raison et d'autre part, parce qu'elle repose sur une mauvaise interprétation de la tradition. Or, pour Christine, les femmes, en tant que créatures de Dieu, possèdent en elles le même potentiel de perfection que les hommes. Afin de leur créer un sanctuaire, mais aussi pour leur rendre justice, Christine se propose alors, avec l'aide de trois figures féminines incarnant la Raison, la Droiture et la Justice, d'édifier une cité qui sera construite à partir des vertus de femmes »exemplaires«, inspirées par la littérature et l'histoire.

Vient d'abord, sous le patronage de la Raison, une première catégorie de femmes qui, lors de circonstances exceptionnelles, par exemple une vacance du pouvoir, se sont illustrées par leurs capacités à remplir des tâches réservées aux hommes et par leur dévouement à servir le bien social. Souveraines, chefs de guerre, ces femmes ne sont pas présentées comme des concurrentes aux hommes, mais comme des soutiens dévoués. A ce titre, elles symbolisent les

fondements de la cité. La deuxième catégorie est présidée par la Droiture. Elle regroupe celles qui se sont illustrées par différentes vertus – constance, pudeur, loyauté ou esprit de sacrifice – présentées comme les garants du bon déroulement de la vie en société. En tant que telles, ces femmes symbolisent le corps de la ville. Finalement, un troisième groupe de femmes, sous l'égide de la Justice, représente celles qui, comme les saintes, se sont mises au service de Dieu. A leur tête, Marie, souveraine de la Cité, qui incarne la femme parfaite en qui se fond l'ensemble des vertus symbolisées par toutes ces femmes.

A travers la description de cette cité se dessine ainsi une réflexion sur le rôle de la femme dans la société, et au-delà sur ce que devrait être une société idéale, dont les fondements seraient à rechercher essentiellement dans l'œuvre d'Alain de Lille, et dans une moindre mesure chez Thomas d'Aquin. Margarete Kottenhoff montre en effet que l'édification de la cité des Dames décrit en fait un processus de connaissance, symbolisé par les trois figures féminines incarnant la Raison, la Droiture et la Justice. La première renvoie à l'activité terrestre et aux devoirs des hommes, la deuxième à ce qui les pousse à servir la vérité et la troisième à ce qui les relie à Dieu. Or, ces figures, dans une perspective inspirée du néoplatonisme, ne symbolisent pas simplement des vertus, elles incarnent des vérités universelles qui sont l'émanation de Dieu, et que chacun possède en lui. Les femmes vertueuses que présente Christine illustrent ainsi la capacité qu'ont tous les êtres humains de comprendre, grâce à ce qu'ils ont en eux de divin, les règles qui régissent la nature et qui sont le reflet de l'harmonie universelle. Cette compréhension implique qu'ils sont capables d'accomplir la tâche qui leur a été impartie sur cette terre, en travaillant pour le bien social, en respectant les normes morales (d'où le rôle important que joue l'Eglise, pour Christine), ou, sous l'impulsion de la grâce divine, en se mettant directement au service de Dieu. Christine de Pisan propose ainsi un modèle de perfectionnement individuel présenté comme étant le garant d'une société harmonieuse, dans la mesure où chacun y travaille selon un plan fixé par Dieu. Ce modèle de société idéale – Margarete Kottenhoff parle à son égard »d'utopie spéculative« – va de pair avec une critique sociale, énoncée dans un premier temps contre les misogynes. Pour Christine, les misogynes, mûs par leurs seuls instincts, ne sont pas seulement injustes envers les femmes, ils sont également détestables dans la mesure où leur attitude a pour conséquence la destruction de l'harmonie qui devrait régner dans la société. Les misogynes ne sont donc pas seulement des ennemis des femmes, ils sont assimilés à des asociaux, voire aux hérétiques, soit à des sectateurs du diable. Or, cette critique vaut plus généralement, comme le relève Margarete Kottenhoff, pour tous les individualistes, qui, à l'instar de membres de la noblesse, se sont mis au service de leurs intérêts personnels, et qui par là ont trahi les idéaux qu'ils se devaient d'incarner.

La »Cité de Dames« se révèle ainsi comme un texte complexe, à la fois conservateur et sensible aux bouleversements de son époque. Conservateur, le modèle que propose Christine de Pisan l'est incontestablement, en proposant une vision à la fois statique et hiérarchisée de la société, dont l'équilibre est lié à l'adhésion par ses membres des normes en vigueur. Toutefois, cette vision va de pair avec une valorisation du rôle des femmes, présentées comme étant un facteur fondamental pour le maintien de cet équilibre; de ce point de vue, elle peut être perçue comme novatrice. Sur un autre plan, le modèle politique proposé par Christine, que Margarete Kottenhoff décrit comme une monarchie centralisée de droit divin, peut être également considéré comme novateur, dans la mesure où il annonce une conception de l'état qui s'imposera à l'époque moderne. Dans la même perspective, on peut relever le processus de diabolisation des misogynes, assimilés aux hérétiques, qui semble préfigurer le rôle que joueront au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles les sorciers et les sorcières dans la gestation de l'état moderne, comme l'a notamment démontré Robert Muchembled dans un ouvrage récent (*Le roi et la sorcière*, 1993). De ce point de vue, et c'est là peut-être un aspect qu'il aurait été intéressant de développer, on est amené à se demander si la »Cité des Dames«, sanctuaire pour les femmes, n'annonce pas paradoxalement la cité des bûchers.

Catherine CHÈNE, Lausanne